

hommage et la foule et les mers étonnées. Les mers déjà reconnaissent en lui leur dominateur et leur roi ; et il s'en va affronter au loin les flots et les orages. La voie ouverte, la foi reconnue, il faut s'élançer au loin avec elle, mais toujours dans les eaux pures et vivifiantes de l'Eglise de Jésus-Christ. L'Eglise, par la voix de ses docteurs et de ses conciles, réfuta, confondit et anathématisa le sabellianisme Tertullien, saint Cyrien, saint Epiphane, saint Augustin, saint Basile, les conciles œcuméniques de Nicée et de Constantinople unirent leurs imposantes voix pour déclarer hautement contre la philosophie, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit n'étaient ni trois noms différents donnés à la nature divine, ni trois êtres d'une nature différente ; mais trois personnes distinctes dans une même nature. L'hérésie passa, la foi demeure. C'est quelque chose quand il s'agit du triomphe d'un incompréhensible mystère sur toutes les résistances d'une nature indocile. Le sabellianisme reparut avec la réforme qui devait réveiller tant d'erreurs ; Sarvet, brûlé par Calvin, les deux Socius cruellement persécutés par la réforme, parce qu'ils appliquèrent trop conséquemment son principe du libre examen, tout ce qui depuis arbora le principe de la raison libre, tous les rationalistes modernes de l'Allemagne, sans excepter de nos jours Hermès ; en France, les électriciens ou les philosophes du progrès sont sabelliens ou unitaires. Voici leur principe commun d'erreur : Expliquer le christianisme d'une manière intelligible à la raison. Tous les mystères sont retranchés ; le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne sont plus des personnes divines, mais trois attributs divins, Jésus-Christ n'est plus qu'un homme. Partout et toujours, c'est la philosophie déchirant l'Eglise par l'hérésie ; l'Eglise condamnant dans l'hérésie l'abus de la philosophie ; et fière de voir les plus sublimes et les plus sages génies se soumettre à ses redoutables mystères. Que pourraient opposer ces intelligences rebelles encore à la foi, au témoignage écrasant de ces génies calmes et saints qui ont illustré l'enseignement catholique ? Supposons que, s'adressant à l'une des plus hautes personifications de la science ou de la vertu, à cet esprit de lumière limpide et pure, nommé à bon droit l'Ange de l'école, à Saint-Thomas d'Aquin, un de nos philosophes incrédules lui dise : Vous croyez à la Trinité ?—Oui, j'y crois, et je serais prêt à donner ma vie pour ma foi.—Mais c'est là du fanatisme ?—Je suis profondément calme et recueilli.—Une raison éclairée ne peut admettre une pareille croyance ?—Ma vie fut consacrée à l'étude en même temps qu'à la prière, et les longues années de méditations attentives sur les sciences divines et humaines n'ont fait que m'attacher plus inviolablement à la foi de l'adorable Trinité, parce que Dieu la révéla. Nous ne disons pas que trois font un ; nous affirmons la trinité des personnes et l'unité de nature ; il n'y aurait contradiction qu'en disant à la fois trinité de nature et unité de nature ; ce que nous ne disons pas.—Vous ne connaissez donc pas les objections ?—Je crois les avoir présentées avec plus de force que vous ; vous en pouvez juger, nous répondons à toutes, et d'ailleurs contre la parole divine constatée, il n'est pas d'objection fondée.—Quelque passion secrète ne vous déguiserait-elle pas le motif de votre dévouement si ardent à la foi ?—Quelle passion dominerait mon cœur ? L'ambition ? J'ai renoncé avec joie aux dignités du monde et de l'Eglise. L'avenir ? Je me suis fait pauvre, je ne possède et ne désire rien. La vo-